

TRADUCTOLOGIE ET MÉDIAS: LES DÉFIS DE L'INTERDISCIPLINARITÉ

Yves Gambier
Université de Turku

Résumé

Le statut des *Translation Studies* (TS) demeure ambigu: est-ce une discipline (autonome), une inter-discipline, une trans-discipline ? Nos réflexions se feront en trois temps : d'abord cerner le concept de discipline pour éviter les pseudo-évidences qui alimentent souvent les discussions. Ensuite, esquisser le caractère disciplinaire des TS qui ont émergé comme poly-discipline avant d'être parfois définies aujourd'hui comme trans-discipline. Trois éléments vont ici retenir l'attention: le nom même du domaine, la notion de *turn* et l'internationalisation qui va de pair avec une certaine institutionnalisation des TS. Enfin, aborder les rapports entre TS et médias (imprimés, audiovisuels, sociaux), pour constater que la problématique de l'interdisciplinarité n'y est pas traitée de façon homogène, indiquant ainsi des étapes différentes de l'évolution des TS en rapport avec l'objet même des recherches qui n'est ni unique ni statique. En guise de conclusion, on soulève les difficultés de mise en œuvre d'une interdisciplinarité et le besoin en TS d'une communication décentrée, ouverte à d'autres qu'aux traductologues.

Mots-clés: interdisciplinarité, internationalisation, médias audiovisuels, médias imprimés, médias électroniques, mono-disciplinarité, public Translation Studies, traductologie, turn

1. Introduction

L'interdisciplinarité est devenue un mot passe-partout (un *buzzword* selon le jargon médiatique) dans le discours managérial des universités, au même titre que internationalisation, efficacité, innovation, classement (ou *ranking!*), etc. Alors on met en place des modules qui prétendent autoriser ou même favorisent cette interdisciplinarité, comme par exemple le "design thinking" qui marque désormais la formation dans nombre d'écoles de commerce (Business schools) et d'écoles d'ingénieurs.

A un moment où on prend conscience de la complexité des événements, des phénomènes, des faits, toute discipline ne relève-t-elle pas d'une perspective, d'un angle de vue réductionniste, de l'incomplétude d'un savoir par trop catégorisé?

Notre réflexion est articulée en trois temps : afin d'éviter les pseudo-évidences, les non-dits, les présupposés trop souvent au cœur des débats sur l'interdisciplinarité, nous tentons d'abord de cerner le concept de discipline ainsi que ses dérivés, marqués par divers préfixes (pluri-, cross-, inter-, trans-). Nous esquissons ensuite le caractère ambigu de la traductologie (censée rendre *Translation Studies*) qui a émergé, comme terme et concept, au tournant des années 1970. Là encore, le piège pourrait facilement se refermer, en croyant que cette problématique disciplinaire touchant la traduction (et l'interprétation ?) est résolue, sinon dépassée. Enfin, nous illustrons les rapports éventuels entre traductologie et médias pour creuser davantage les types de relations qui peuvent s'établir entre ces domaines de pratiques et de connaissances.

2. De l'indiscipline à la discipline

Quels que soient leurs qualificatifs – pratiques, appliquées, scientifiques, populaires, artistiques, religieuses, etc., les connaissances sont générées en des temps et espaces socioculturels donnés et circulent aussi dans des contextes historiques précis. Dès leur émergence, elles tendent à être catégorisées, classées selon des schémas qui répondent à des besoins variés. Ainsi, dans la mythologie grecque neuf Muses président aux arts libéraux, contre six dans la Chine depuis la dynastie Zhou (11^{ème} – 3^{ème} s, avant J.C.). Puis, dès le 14^{ème} s., dans nombre de pays européens, on distingue sept arts libéraux (grammaire, logique, rhétorique, arithmétique, géométrie, théorie de la musique et astronomie), pour passer à une cinquantaine de disciplines dans les années 1950 et à plus de 8000 aujourd'hui.

La notion de connaissance implique à la fois divers actes cognitifs, comme observer, raisonner, communiquer et des aptitudes pour réaliser certaines tâches. Elle entraîne aussi avec elle la notion de 'frontière', où les systèmes de représentation peuvent entrer en contact et par-delà de laquelle sont régulés les échanges, filtrés les flux d'informations.¹

- Deux séries d'éléments permettent donc de préciser ce qu'on entend par (mono)discipline scientifique, comme lieu où se génère, se transforme, se dissémine un certain type de connaissances systématiques, s'opposant à d'autres disciplines pour s'en distinguer, sans les ignorer jusqu'à leur emprunter parfois: des éléments épistémiques, à savoir les apriori, les présupposés, les assertions théoriques, les concepts qui vont structurer la discipline, l'orienter dans telle ou telle direction, permettre tôt ou tard des interfaces avec une ou d'autres disciplines
- des éléments socio-institutionnels, c'est-à-dire les normes opérationnelles, les procédures, les règles pratiques qui vont identifier les membres de la discipline, autoriser l'échange d'expérience, à travers des instances comme les conférences, les revues, les départements universitaires, les positions académiques, les associations, etc.²

Une discipline scientifique est une pratique contextualisée, culturellement orientée, construite dans des cadres linguistiques, instrumentaux, organisationnels. Elle est toujours part d'une architecture de production des connaissances qui la dépasse et l'intègre à la fois. On peut avoir des connaissances, basées sur des opinions, des points de vue, sans que cela aboutisse nécessairement à l'établissement d'une discipline scientifique. C'est le cas de la traduction qui a donné lieu à quantité de réflexions et de discours pendant presque 2000 ans, de l'Europe à la Chine, de l'Iran au monde arabe, avant d'être l'objet de la traductologie, discipline reconnue comme telle ici mais toujours absente dans la nomenclature des sciences ailleurs (D'hulst & Gambier, 2018). Ces rappels sont d'autant plus nécessaires que, depuis quelques décennies, on réfère à la société de la connaissance, à la pluridisciplinarité, à l'interdisciplinarité et à la transdisciplinarité sans trop les définir ni savoir sur quoi elles portent, oubliant ou négligeant le fait qu'une discipline n'est pas une catégorie d'emblée universelle ni permanente, qu'elle requiert une identification et une

¹ La frontière implique souvent deux côtés (en-deça, au-delà). Pym (2003) a contesté cette géométrie binaire et a tenté de reconceptualiser la notion, dans le cadre de la théorie de la traduction, en proposant cinq arguments.

² On peut renvoyer ici à la notion de 'champ' (field) de Bourdieu, élaborée dans plusieurs de ses publications, dès 1976.

problématisation, en rapport avec des besoins et des pratiques de la société.³ La philosophie mêlait, de l'Antiquité à Descartes, ce que nous dénommons les sciences ; la littérature comme belles-lettres a dû attendre la fin du 17^{ème} s. en Europe pour se distinguer comme domaine autonome.

Une discipline scientifique est toujours datée et dans un constant processus d'adaptation, quant à sa teneur, ses buts et son objet de recherche : sa place sur la carte des disciplines, ses supports discursifs et conceptuels, son audience, ses alliances ne sont ni stables ni statiques. Une discipline peut ainsi se fragmenter – par ex. la linguistique devenant sciences du langage pour rassembler aussi socio-, psycho-, neurolinguistique, ou la psychologie recouvrant diverses écoles ou sous-disciplines si elle porte sur le développement de l'enfant, la santé, le sport, le travail, les comportements sociaux, les processus cognitifs, etc. Mais elle peut aussi s'ouvrir à d'autres disciplines et en importer concepts, modèles, méthodes, outils... –selon diverses perspectives : multi-, cross-, inter- ou trans-, parfois meta- et post-. Les divisions entre disciplines, dans nos universités, sont largement redevables du modèle universitaire dit de Humboldt (19^{ème} s.). Ce modèle est aujourd'hui soumis à la logique du marché, avec la marchandisation, la compétition internationale, la quantification des connaissances, notamment à travers les publications (Delabastita, 2013). Citons des exemples :

- de multidisciplinarité, où sont juxtaposées des connaissances pour examiner un phénomène particulier: des océanologues, des physiciens, des biologistes travaillant sur la barrière de corail ; des physiciens (en mécanique des fluides), des mathématiciens, des psychologues, des théoriciens de l'information observant les foules ; des experts en sociologie urbaine, en géographie des migrations, en anthropologie de la famille, en études proches-orientales, en analyse des formes de sociabilité scrutant le djihadisme; des ornithologues, des spécialistes de biologie moléculaire et de neurosciences, des physiciens, des informaticiens traquant le sens de l'observation chez les oiseaux et certains mammifères;
- de cross-disciplinarité, où il y a partage d'un concept, d'une théorie ou de données : le concept de *structure* partagée en chimie, linguistique, physique nucléaire, architecture, celui de *système* utilisée en physique, en biologie, en économie, en sociologie, etc. ;
- d'interdisciplinarité, où des connaissances sont transvasées, intégrées d'une discipline à une autre, que ce soit au niveau des concepts, des méthodes, et pour développer la recherche, la théorie, la formation : les mathématiques, le génie mécanique, l'ingénierie électrique, l'informatique, les neurosciences, la philosophie concourent à l'essor de la robotique ; les sciences de l'informatique (pour les algorithmes, l'analyse du big data), la médecine (pour les diagnostics médicaux), les sciences sociales, la philosophie (incluant l'éthique) cherchent à développer l'intelligence artificielle ;
- de transdisciplinarité, où les efforts transgressent, transforment, transcendent les frontières disciplinaires (Mignolo, 2013) souvent pour régler, résoudre un problème complexe de la société : ainsi pour le changement climatique, le développement durable, la bioéthique, des chercheurs coopèrent, collaborent avec des groupes de citoyens, des ONG, jusqu'à parfois créer de nouvelles disciplines,

³ Le terme anglais *studies* qui étiquette nombre de programmes universitaires dans le monde anglo-saxon n'est pas sans ambiguïté : il peut couvrir et enseignement (acquisition de compétences et de connaissances) et recherche (incluant l'acquisition de compétences en recherche). Ainsi, par ex., Asian Studies peut exister comme département ou programme d'études, sans être une discipline de recherche en tant que telle.

comme les biotechnologies, les sciences environnementales, la neurochimie, l'éconophysique, les humanités numériques, l'anthropologie politique, etc.

Aux trois formes dominantes des connaissances scientifiques (multi-, inter- et trans-), on constatera, en passant, l'analogie avec les trois variétés artistiques hybrides (Levinson, 1984), à savoir la création par juxtaposition (ou addition), par synthèse (ou fusion) et par transformation (ou mutation).

Du mono- au multi- (parmi plusieurs disciplines), à l'inter- (entre plusieurs disciplines), au trans- (au-delà d'une certaine division disciplinaire), le parcours n'est pas linéaire, la progression n'est pas régulière : la prolifération de mono-disciplines ne contredit pas la nécessité parfois de généralisation, d'unification (grâce à l'inter- et à la trans-discipline). La complexification du réel apporte avec elle à la fois le besoin de différenciation et le besoin de synthèse (Klein, 2004) – selon un processus sans fin, en forme de spirale : expansive, tournant sans cesse mais pas en rond, échappant au cercle répétitif de la tradition, brisant la routine et les cloisonnements, évolutive, jamais fermée, rassemblant et disséminant.

3. La traductologie : d'une polydiscipline à une transdiscipline ?

Comme sur la notion de discipline, traitée dans la section précédente, la recherche d'un statut de la traductologie⁴ nécessite de dépasser les ambiguïtés actuelles, où les TS sont tout à la fois, selon les auteurs, domaine d'enseignement, discipline de recherche, inter- et trans-discipline, jusqu'à ne plus savoir si on a affaire à une discipline ancillaire (issue et dépendante de la linguistique), pionnière (car transversale), ou pivot (éclairant d'autres disciplines comme la littérature comparée, les études interculturelles). En levant certaines de ces ambiguïtés, on pourra alors aborder la troisième section.

Pendant plus de 2000 ans – de Cicéron (106-43 avant JC) au milieu du 20^{ème} s. –, on a beaucoup écrit sur la traduction (y compris l'interprétation) et ses avatars, au moins en Europe de l'Ouest : notes, préfaces, introductions, essais, correspondances... Le volume de ces « discours sur » la bonne traduction, les relations entre original et sa traduction, les manières de traduire, etc. est assez immense, même si certains textes ressortent plus aujourd'hui que d'autres, comme ceux de St Jérôme (4^{ème} s.), de Luther (mi-16^{ème} s.), de Tytler (1791), de Schleiermacher (1813), de Yan Fu (1896-1898), de W. Benjamin (1923), pour n'en citer que quelques-uns.

Autour des années 1950, divers chercheurs (Fedorov 1953; Levý 1957, 1963; Vinay et Darbelnet 1958; Jakobson 1959, etc.) s'interrogent encore sur la traduction, mais à partir de références en linguistique, en linguistique contrastive, en linguistique appliquée, en poétique, en stylistique, en philosophie, en littérature comparée.⁵ Ces réflexions s'éloignent des points de vue subjectifs, prescriptifs, sans pour autant devenir systématiques : ils expriment néanmoins le besoin d'une « science de la traduction » (Nida, 1964). La traductologie qui ne s'appelle pas encore ainsi, émerge donc comme une poly-discipline, comme une zone de contact entre diverses disciplines déjà établies.

⁴ Pour des raisons d'économie, traductologie sera ici synonyme de Translation Studies (TS), même si le terme ne sous-entend pas un programme de formation.

⁵ On ajoutera ici les travaux en théorie de l'information et en informatique qui vont stimuler, aussi dès le début des années 1950, les recherches en traduction automatique (Lieven Dhulst & Gambier, 2018:181-182).

Au début des années 1970, se fait ressentir la nécessité de donner un nom, de circonscrire l'étendue, de définir cette poly-discipline à la fois héritière d'un long discours historique, à la croisée de plusieurs domaines des Humanités et qui va donner naissance aux TS : c'est l'exposé fondateur de Holmes (1972) qui va se charger d'en préciser la dimension scientifique (voir aussi Toury, 1995/ 2012: 3-13). On peut se reporter à Hermans (1999: 7-30), Gambier & van Doorslaer (2016: 1-13) et D'hulst & Gambier (2018) pour saisir les sources de l'émergence de cette nouvelle discipline.

Ce n'est pas le lieu de dire toutes les conditions d'une historiographie de TS (D'hulst & Gambier, 2018: 1-4 ; Gambier, à par.), de retracer toutes les étapes du développement des TS des années 1960-1970 à aujourd'hui – développement parallèle au volume des traductions publiées après 1960 estimé équivalent à celui des traductions publiées avant cette date!

Trois éléments vont néanmoins retenir notre attention: la dénomination de la discipline et ses traductions, la notion de « tournant » (*turn*) dans son évolution et la problématique de son internationalisation. Ces trois éléments suffisent à souligner le statut des TS.

D'abord le nom ou plutôt les noms qui ne se recoupent que partiellement d'une langue à l'autre, en oubliant les néologismes à la vie courte, comme en français: *traductive, translatique, métaphrastique, traductologie*. Holmes (1988: 68-70), ayant rejeté *translatology* et *science of translation*, opte pour *Translation Studies* mais ses supposés équivalents en allemand (*Übertsetzungswissenschaft*) existe dès 1813, en russe (*perevodovedenie*) et en ukrainien (*perekladoznavstvo*) depuis les années 1920, en français (*traductologie*) et en allemand (*Translatologie*) depuis le début des années 1970. Une analyse conceptuelle comparée resterait à faire ; elle soulignerait sans aucun doute la complexité de la circulation des concepts, leur nomadisme qui rend difficile l'attribution d'une discipline à un seul père fondateur, et l'internationalisation des TS dès sa naissance.

Qu'en est-il des *turns* qui ont assez longtemps dominé les discours sur les avancées de TS, depuis la fin des années 1980 ? Ainsi, les TS auraient connu une succession de tournants, parfois thématiques : linguistique, culturel, sémiotique, féministe, postcolonial, sociologique, idéologique, fictionnel, iconique, parfois méthodologiques : fonctionnel, empirique, pragmatique, technologique, cognitif, etc., comme si toute la communauté TS bougeait ensemble, de façon linéaire ou éclectique, dans la même direction et au même moment. Par ailleurs, d'autres disciplines connaîtraient un *translation turn* (Snell-Hornby, 2009). Selon Snell-Hornby (2006), le concept doit être compris idéalement comme un changement paradigmatique, avec un nouveau modèle de réflexion et de discours ; il n'est pas un simple ajustement de stratégie ou de méthode ; il peut être circonscrit de manière rétrospective, même si de fait il a été utilisé, qualifié dès qu'on faisait allusion à de nouvelles références, comme si un nouvel angle d'analyse reléguait les précédents dans l'oubli, comme si une approche particulière, réductionniste pouvait en exclure d'autres et réduire la complexité à une mode disciplinaire, dominante un temps comme toutes les modes. Le recours à une telle métaphore en dit moins sans doute sur les conditions d'évolution historique des TS que des contraintes quasi immédiates qui pèsent sur la production et la communication des recherches en traduction, avec *turns, re-turns, U-turns*, comme s'il fallait d'office se placer sous l'autorité d'une discipline ou d'un chercheur légitimé pour se faire publier, se faire reconnaître. En tout cas, les *turns* ne suffisent pas à faire comprendre les enjeux épistémologiques et méthodologiques des TS, ne rendent pas justice à tous les précurseurs, pionniers et maîtres (Snell-Hornby, 2006: 5) et oublient de s'interroger sur la teneur, l'étendue des TS : est-elle inclusive ?

Doit-on parler de TS ou de TIS (Translation and Interpreting Studies) ? Quelle est la part des études en interprétation dans l'essor de la traductologie ? Doit-on s'en tenir à la coupure oral/écrit, la reproduire ou dégager des synergies entre ces deux codes de communication (Schäffner, 2004) ? En outre, les *turns* n'indiquent en rien la nature des relations avec les autres disciplines : s'agit-il d'emprunts directs à une autre discipline à un instant donné ? D'un rapport d'égalité où les disciplines en question se fécondent réciproquement ? D'une transversalité transdisciplinaire basée sur des problèmes communs ? La métaphore n'explique-t-elle pas surtout les frontières incertaines des TS, leur instabilité socio-institutionnelle ? En même temps qu'elle multipliait les tournants (années 1980-2000), la traductologie cherchait en effet (cherche encore ?) à affirmer son territoire et paradoxalement à se démarquer des sciences du langage, de la littérature, de la philosophie. En d'autres termes, la métaphore dirait l'immaturation des TS comme discipline autonome, pleinement reconnue.

L'euphorie des tournants a-t-elle facilité ou entravé l'internationalisation des TS ? La supposée coupure entre une longue phase préscientifique et une autre, scientifique, plus récente, n'a jamais empêché la traduction d'être une pratique quasi universelle. En outre, les critiques sur l'eurocentrisme attaché à la traductologie depuis quelques années (van Doorslaer, 2018) souligneraient plutôt la circulation rapide des théories, méthodes, programmes de formation, domaines d'investigation dans la recherche en TS, quelle qu'en soit l'origine géographique, à condition souvent qu'on emploie l'anglais, *lingua franca*: l'expansion, en quelques années, par-delà les frontières linguistiques et culturelles, des réflexions et connaissances traductologiques a été remarquable – certainement liée aux contraintes multilingues d'organisations internationales et régionales, aux questions soulevées par les pays anciennement colonisés, au volume accru des documents en tout genre à traduire, aux besoins sociaux et linguistiques des minorités, des migrants et réfugiés, aux défis de la mondialisation économique, commerciale et financière, aux moyens technologiques de transmission des informations et données. L'histoire de cette internationalisation des TS est encore à écrire, à la fois comme résultat de la demande en croissance exponentielle de traductions et comme contexte favorable à la formation de la discipline (Tymoczko, 2018). Cette internationalisation va de pair, semble-t-il, avec l'institutionnalisation des TS, c'est-à-dire les entités comme, par exemple, les associations, les écoles, les collections spécialisées, les moyens de dissémination, les universités tantôt lieux d'innovation, tantôt force conservatrice, notamment dans la division entre disciplines (Gambier, 2018). Le développement des TS se fait à des vitesses différenciées selon les sociétés et leur statut d'autonomie varie selon les situations académiques. Pour le dire autrement, la traductologie, même internationalisée, ne montre pas un visage uniforme, stable, globalement reconnu, d'autant qu'ici et là la transdisciplinarité revendiquée (les TS comme discipline phare en sciences humaines) peut être contredite par une compartimentation en hyperspécialisations (*audiovisual translation studies, localisation studies, cognitive translatology, etc.*), ou même par une résistance du milieu universitaire et parfois le milieu éditorial (de revues ou de monographies) (Brownlie, 2008) – milieux qui peuvent être des *gatekeepers* rigides, croyant toujours devoir garder la traduction invisible et/ou méconnaissant les objectifs des TS.

4. Quelles relations entre traductologie et médias ?

En 1988, Snell-Hornby a défini TS dans une « approche intégrée » : la traductologie était perçue par elle comme une « discipline indépendante », incluant la langue littéraire et la langue spécifique de la traduction. Cette discipline tirait sa légitimité de ses liens avec la psychologie, l'ethnologie et la philosophie, « sans être une sous-division d'aucune » (1988: 2).⁶ De même, elle pouvait et devait recourir aux concepts et méthodes pertinents développés dans les sciences du langage « sans devenir une branche de la linguistique » (idem: 4-5), rien n'indiquant comment. En 1994, la même auteure coéditait les Actes d'une conférence de 1992 pendant laquelle la Société européenne de traductologie (EST) a été fondée: le volume a pour titre *TS: An Interdiscipline*, étant donné sans doute le grand nombre de sujets que croise cette « discipline indépendante ». Cependant, nulle part dans ces Actes le concept d'interdisciplinarité n'est clarifiée: certes des contributions empruntent à la psychologie cognitive, à la linguistique contrastive, à la psycholinguistique (alors dynamique), à l'analyse textuelle, à la linguistique fonctionnelle. N'empêche, rien ne précise le type de relation entre TS et ces diverses disciplines. Qu'est-ce qu'on emprunte et à quelles conditions se font ces emprunts ? Le transfert de ces concepts se fait-il de façon neutre, sans transformation ni conflit ? En quoi la traductologie aurait-elle une quelconque originalité ou légitimité si elle emprunte sans vergogne ? Va-t-elle à la source même des références de ces disciplines ou les reproduit-elle sans les problématiser, sans les mettre en perspective ? En d'autres termes, s'agit-il d'une appropriation pure et simple – ce qui ferait de la traductologie une discipline fortement dépendante ? Par ailleurs, les relations entre disciplines n'étant jamais figées, comment la traductologie a-t-elle évolué dans ses rapports avec des disciplines voisines ? (Gambier & van Doorslaer, 2016).

A ces questions, les réponses sont absentes et encore lacunaires aujourd'hui. En s'interrogeant sur les liens entre TS et médias, on va voir que la situation a trop peu changé et que l'interdisciplinarité demeure un mantra, une injonction, une assertion non ou rarement questionnée. L'ouvrage de Abend-David (2014) servira à la fois de point de départ et de référence-clé pour illustrer les ambiguïtés et incertitudes qui entourent l'interdisciplinarité en traductologie. Ce volume collectif vise autant le cinéma, la télévision – avec sous-titrage et doublage – que l'adaptation d'une fiction en film, la perception de l'humour dans un long métrage, les épitextes, les publicités. Bref, les analyses couvrent divers médias, divers thèmes et abordent diverses problématiques (linguistique, culturelle, politique, socioéconomique, technologique, esthétique). Mais les auteurs sont des traductologues et les renvois à d'autres disciplines plutôt elliptiques, comme si les emprunts aux études des médias (nouveaux ou pas), aux études cinématographiques, à la théorie littéraire, aux études en communication, au marketing, aux études culturelles, aux études sur l'humour étaient évidents d'emblée et ne nécessitaient aucune méta-réflexion sur ces rapprochements. Qu'est-ce donc une « truly interdisciplinarity » (idem: xii) ? La variété des voix, des opinions, des approches suffit-elle à la circonscrire ? Le lecteur peut ressentir à la fin de sa lecture un sentiment d'hétérogénéité, sinon de dispersion : les différents domaines de référence, les différentes méthodes d'investigation, les différentes terminologies employées (comme *appropriation*, *transmedia storytelling* – tirés des Nouveaux Médias) font de la traductologie une sorte de hub, d'échangeur où se croisent diverses disciplines mais sans qu'on sache exactement les conditions et les

⁶ Les traductions des citations sont miennes.

effets de ces croisements : les TS seraient-elles pour reprendre la métaphore de Marc Augé (1992) le « non-lieu » des Humanités – cet espace où les disciplines seraient plutôt dans une relation de consommation et non de réciprocité, de partage, où elles existeraient sous forme de « citation » et non de rencontre fructueuse ?

Si l'on considère maintenant la traduction et chaque type de média (imprimé, audiovisuel, électronique), à travers un ou deux travaux, on s'aperçoit que l'interdisciplinarité demeure souvent confuse : quel sens lui accorde-t-on ? Quel format prend-t-elle, c'est-à-dire quels sont les freins, les obstacles ou au contraire les facteurs qui en facilitent la mise en œuvre ?

Qu'en est-il avec les médias imprimés ? Davier et al. ont édité un numéro *d'Across Languages and Cultures* (2018) sur les méthodologies de recherche en traduction des informations et Davier et Conway vont sortir un ouvrage collectif sur journalisme et traduction (2019). Ce domaine des *news translation*, plus systématique depuis seulement quelques années, repousse certaines frontières des TS, comme d'ailleurs la traduction audiovisuelle, en s'interrogeant par exemple sur les notions même de traduction et de texte source, sur les analyses traditionnelles de texte alors que la pratique est de plus en plus multimodale, notamment avec les médias en ligne. Ses avancées s'appuient sur l'analyse critique des discours, la linguistique des médias, les méthodes de l'approche cognitive (verbalisation concourante à haute voix, oculométrie, saisie de clavier, enregistrement d'écran, etc.), l'ethnographie linguistique, les théories de la réception. De telles convergences disciplinaires sont liées aux défis posés par la collecte et l'analyse des données, mais aussi par la transformation rapide des pratiques du journalisme et de la traduction, grâce en particulier aux technologies numériques. Il n'en reste pas moins que l'interdisciplinarité, toujours mentionnée, n'est guère circonscrite: elle est comme une addition, une juxtaposition de fait de références à plusieurs disciplines ; les emprunts tantôt de concepts, tantôt de méthodes, semblent aller de soi. Cet éclectisme cantonne davantage la traductologie à une pluridisciplinarité et ne cerne pas une interdisciplinarité, si on entend par là l'interaction, la combinaison entre au moins deux disciplines, selon un flux, un mélange régulé. Dans le cas des médias, comme dans d'autres domaines, la traductologie seule emprunte, transfère pour elle-même – les autres disciplines restant quasiment indifférentes aux questions et propositions des TS. La supposée interdisciplinarité est unidirectionnelle, enlevant tout sens au préfixe inter-.

Comment les travaux sur les médias audiovisuels envisagent-ils leurs rapports à d'autres disciplines ? Trois références récentes serviront ici : les numéros spéciaux de *MonTi* (2012) et de *Target* (2016) ainsi que l'ouvrage de Di Giovanni et Gambier (2018). Les éditeurs de *MonTi* affirment dans leur introduction que « rien ne peut désormais être monolithique » (Agost et al. 2012: 9), assumant qu'une organisation mono-disciplinaire se voit vite structurée aujourd'hui, d'une part par une fragmentation en sous-disciplines et d'autre part par « une expansion impérialiste », expression reprise de Kaindl (2004: 64-65), c'est-à-dire l'imposition de concepts, modèles, méthodes d'une discipline à une autre. L'évolution concomitante des AVTS (*Audiovisual Translation Studies*) au sein des TS refléterait ce bousculement à la fois vertical et horizontal. Trois raisons au moins justifient cette évolution (idem: 10): l'hyperspécialisation entrave l'appréhension de la complexité ; les pratiques elles-mêmes peuvent se fractionner, comme par exemple l'audio-sous-titrage issu du sous-titrage et du voice-over et complémentaire de l'audiodescription ; les chercheurs reconnaissent la nécessité de rassembler leurs diverses compétences, au-delà d'une collaboration amicale. N'empêche, les éditeurs optent délibérément pour la

multidisciplinarité plutôt que pour l'interdisciplinarité (idem: 11-12), préférant une juxtaposition de points de vue, de pratiques, d'attitudes envers la recherche, une addition relative de disciplines à une leur fusion systématique (c'est ainsi qu'est précisée la notion d'interdisciplinarité). Deux *turns* prédominent dans cette approche multidisciplinaire : le tournant socioculturel et le tournant cognitif.

Dans *Target*, l'introduction reconnaît que la traduction audiovisuelle (TAV) est un domaine qui explore « un nombre incroyable d'orientations de recherche sans cadre théorique et méthodologique spécifique » (Gambier & Ramos Pinto, 2016: 185). Cette multiplicité d'approches ayant des avantages, des inconvénients, des limitations mais aussi offrant des possibilités d'innovation. Le numéro ne vise pas à l'exhaustivité ; il tente de s'interroger sur « l'adéquation (ou pas) des méthodologies importées d'autres domaines ou disciplines », « le besoin (ou pas) d'un appareil conceptuel et d'un cadre d'analyse spécifique à la TAV » (idem: 186). Les cinq bouquets (*clusters*) de recherche proposés (« problèmes » de traduction, accessibilité, processus cognitifs, histoire de la TAV, politique linguistique) permettent de poser certaines questions et de prévoir d'autres développements – passant de l'étude de cas individuels à des travaux en collaboration, avec des équipes « multidisciplinaires » (idem: 189), mêlant des chercheurs « en multimodalité, en TAV, en sciences cognitives, en statistiques, etc. » (idem: 189). Même si chaque article recourt à une approche (*Descriptive TS, multimodality, Machine Translation, Action Research, language policy*) ou à une discipline particulière (pragmatique interculturelle, cognition, étude de genre), la multidisciplinarité en reste au niveau du constat, de l'état de fait, soulevant néanmoins deux questions habituellement passées sous silence : les sources de financement et la communication publique des TS (hors de la sphère des spécialistes).

Avec l'ouvrage collectif de 2018, la perspective interdisciplinaire est assumée : certes la majorité des auteurs vient toujours de la traductologie mais il y aussi présence de contributeurs issus des études des médias ou en communication, des études cinématographiques et de la linguistique appliquée. En outre, chaque chapitre discute des relations conceptuelles et méthodologiques de la TAV avec une autre discipline (sciences cognitives, analyse de discours, pragmatique, analyse multimodale, ethnographie, histoire, nouveaux médias, interprétation, localisation). Cependant aucun paragraphe, aucune note en particulier n'aborde cette interdisciplinarité pour la définir, la mettre en cause ou en faire le plaidoyer. Elle est comme intégrée dans toutes les réflexions, comme si les chercheurs en traductologie avaient élargi, acquis de nouvelles compétences et connaissances pour mener à bien leurs travaux, sans plus devoir s'interroger sur le caractère pluri- ou inter-disciplinaire des TS. Le déplacement du focus – du texte, de la production au processus, au récepteur, aux conditions de réception, justifie sans doute cette ouverture qui implique bien d'autres parties prenantes que le commanditaire et le traducteur, d'autant que les auditeurs, les spectateurs sont variés, les espaces et techniques de distribution aussi – tous ces derniers intéressant aussi les recherches sur les médias et le cinéma.

Avec les médias électroniques et les réseaux sociaux,⁷ où la division entre producteurs et consommateurs s'efface pour laisser la place aux *prosumers* (mot-valise anglais fait de *producteur* et de *consommateur/consumer*), à des activistes, à des lanceurs d'alerte, à des volontaires ou bénévoles, à des groupes informels, à des porteurs de projet, il y a aussi de fait une pluralité d'approches, de spécialistes qui cherchent à comprendre le fonctionnement de ces plateformes (comme LinkedIn,

⁷ Il y a souvent amalgame entre réseaux sociaux et médias sociaux, ceux-ci pouvant servir comme réseaux professionnels, comme outil de recherche, comme support de publication.

Facebook, Twitter, pour n'en nommer que quelques-unes connues dans nos sociétés), de ces blogs et autres sites communautaires. Nombre de travaux en TS à ce propos, qui s'intéressent par exemple aux traductions collaboratives en ligne, se placent souvent dans le *technological turn*, même si les teneurs et enjeux des médias et réseaux sur le Web dépassent la seule problématique instrumentale pour, par exemple, analyser les acteurs coprésents, leurs caractéristiques, les corrélations éventuelles entre eux et ce qu'ils font, les retombées de leur intervention, la qualité des traductions coproduites, les dimensions hybrides de leur discours (mêlant codes oral et écrit et images, vidéo). Bien des concepts, dérivés de différentes disciplines, changent dans ce contexte international et numérique, comme ceux de *crowd* (*crowdsourcing*), de texte, d'auteur, de sens, de lecture, de réseau, de communauté, de mémoire, de culture, de créativité, de contact, d'émotion, d'objectivité, de professionnel et de non-professionnel, etc., comme aussi changent les perceptions publiques de la traduction, les motivations à traduire, les profils de ceux/celles qui traduisent en ligne, ainsi que les recrutements et les enchères sur le Net, via par exemple des plateformes comme *Proz.com*, *Aquarius*, *Translation Café*. On y ajoutera les débats récents sur les infox ou *fake news* et autour de la directive européenne sur les droits d'auteur. On le voit, les transformations en cours affectent les réflexions, concepts et méthodes de bien des disciplines ancrées dans les sciences sociales, comme la sociologie, l'ethnographie. Trois publications vont servir de référence pour questionner l'interdisciplinarité éventuelle dans ces médias électroniques : un numéro spécial de *Linguistica Antverpiensia* (2011) et deux monographies, l'une par Dujardins et l'autre par Jiménez-Crespo, toutes les deux sorties en 2017.

O'Hagan (2011) a édité une collection d'essais qui traitent nombre de dilemmes à propos d'éthique, de qualité, de langues minorées, de l'autorité attribuée aux utilisateurs, du rôle ambigu des amateurs, etc. Le volume a une terminologie confuse, car au terme préféré par l'éditrice de *community translation*, on trouve *collaborative translation*, *translation crowd-sourcing*, *crowd translation*, *crowdsourcing*, *social networking*, *the non-professional online community*, *technologies based on openness*. Cette instabilité ou absence de cohérence dans la métalangue des TS est peut-être une maladie infantile de la discipline; elle souligne cependant la difficulté que la traductologie aurait à interagir avec d'autres disciplines, d'où sans doute une autre absence justement sur ces interactions. Certes, des méthodes sont empruntées (questionnaire, oculométrie, etc.), mais sans soulever de problèmes particuliers, comme si elles faisaient définitivement partie des TS. Le livre de Desjardins met en avant que la traduction est refaçonnée par les médias sociaux, abordant (comme dans d'autres études sur la traduction générée par ses utilisateurs) la dimension intersémiotique, la visibilité et le professionnalisme du traducteur, le problème de la qualité, etc. On peut s'étonner que les analyses restent dans un entre-soi, comme si les défis du Net, au sens large, pour toutes les professions, pour la recherche, pour le sens commun, pour la démocratie... ne donnaient pas lieu à des travaux dans d'autres disciplines, parfois bien établies mais en évolution (par exemple tout ce qui touche la netnographie), parfois encore en gestation, comme la *Web Science*, les *Internet Studies*, le *Knowledge Management*. Bref, dans un secteur relativement nouveau (les réseaux sociaux) où bien des comportements demeurent inexplicables, on pourrait s'attendre à une ouverture disciplinaire des TS, déjà pour saisir toutes sortes de données. Traduction et médias sociaux sont loin de la multidisciplinarité trouvée par exemple en TAV. Avec Jiménez-Crespo (2017), traductologue et auteur unique de son volume, on pouvait s'inquiéter sur les moyens d'investigation mis en œuvre : comment en effet analyser les nouvelles manières de traduire (crowdsourcing et

traduction collaborative étant ici deux phénomènes distincts), les nouveaux genres textuels sans recourir à de nouveaux outils ? Et on pouvait également demeurer en alerte grâce à l'ambitieux sous-titre: « Expanding the limits of TS ». A n'en pas douter, les pratiques impactées par les technologies actuelles peuvent faire bouger les frontières d'une discipline qui s'est d'abord développée surtout avec des textes littéraires. L'auteur aborde sa problématique en référant à la traductologie cognitive, aux méthodes d'évaluation de la qualité en traduction, aux approches sociologiques et de linguistique textuelle (avec corpus), aux acquis de la TAV et en pédagogie de la traduction, c'est-à-dire en recourant à des branches ou sous-disciplines des TS. Il introduit également des méthodes médiatisées par l'Internet, comme les sondages et questionnaires en ligne, la netnographie, la recherche documentaire, pour obtenir des données issues des participants et dépendant du contexte numérique. De plus, il identifie et analyse des synergies entre TS et industrie organisation du travail, méthodes de production, meilleures pratiques, etc.). Dans ce travail mené en renvoyant à nombre d'études de cas, à des analyses empiriques, l'auteur parvient à combiner de manière holistique divers domaines de recherche internes aux TS, mais le fait que crowdsourcing et traduction collaborative imposent de nouvelles pratiques, ouvrent de nouvelles pistes d'études n'implique pas nécessairement inter- ou transdisciplinarité. Les frontières de la traductologie se déplacent certes, parce qu'on passe d'une vision basée sur un certain type de texte à d'autres types, d'une perspective individualiste à une autre fondée sur la notion de groupe ou de communauté, d'un environnement limité à une organisation du travail ou *workflow* plus collectif, d'un profil de traducteur élaboré à partir des compétences en langues à un profil fait de multiples compétences, d'un modèle artisanal à un modèle industriel, d'un discours public sur les subalternes à un discours plus entreprenant. Mais les TS en restent à un développement intra-disciplinaire. Elles n'établissent pas pour autant des liens explicites avec d'autres types de connaissances et de technologies. Parviennent-elles même à susciter l'intérêt, la curiosité d'autres disciplines, à faire bouger leurs lignes ? Dans son livre, Jimenez-Crespo place TS, avec ses débats récurrents, ses tendances dominantes, au cœur de son projet (2017: 261-263) : il les renforce dans leurs prémisses, leurs objectifs, leurs ambitions, plutôt que de les diluer dans une vaste ou vague interdisciplinarité.

Comme on peut le constater, suivant le type de média, et au moins à travers les références citées, la problématique de l'interdisciplinarité n'est pas traitée de la même façon : autant elle reste peu questionnée jusqu'à ce jour avec les médias écrits, autant elle est ouvertement posée avec la TAV, tandis que pour les médias électroniques, elle semble déjà si incorporée qu'elle serait substantielle au développement interne des TS. D'évidence, il y a là des étapes différentes de l'évolution traductologique, comme si l'objet observé (médias imprimés, audiovisuels, numériques) était déterminant dans la perception des rapports entre TS et d'autres disciplines.

5. En guise de conclusion

Les relations entre disciplines ne peuvent être figées et donc il ne peut être question ici de conclusions fermes, mais d'éléments dans une dynamique en cours. Trois points vont être ainsi soulevés.

Le premier touche la nature de la traductologie, entre autres : sa constitution comme discipline autonome, par rapport à d'autres domaines de recherche et d'enseignement, sa fondation logique et sa tendance à confondre théories et

méthodologies – ces deux derniers items pouvant être rattachés à la domination empirique de la plupart des travaux traductologiques. N’empêche, c’est là où il y a des limites, où l’incomplétude des savoirs est reconnue que la rencontre entre disciplines peut être fructueuse. Les TS sont prises actuellement entre deux séries de questionnement – d’abord celles concernant son objet : la traduction certes, mais qu’est-ce à dire lorsqu’il y a des dénominations plurielles, au présent (*localisation, trans-édition, transcréation, adaptation...*), dans le passé (*imitation, mimesis, appropriation...*) et dans diverses aires culturelles (*transmigration, reversal, substitution, metamorphosis, cannibalism...*). D’où, par exemple, les discussions sur les traductions intralinguistique, intersémiotique : relèvent-elles des TS ? (Mossop, 2016 ; Karas, 2016 ; Korning Zethsen & Hill-Madsen, 2016). Ensuite, la série de questionnement concernant son statut en rapport avec des disciplines qui traitent aussi de communication au sens large⁸, comme les *Adaptation Studies*, les *Localisation Studies*, les *Intercultural Studies*, les *Transfer Studies*, les *Internet Studies*, sans négliger que histoire, anthropologie, droit, études des religions analysent des phénomènes sociaux qui émergent d’interactions sémiotiques entre acteurs de la société.

Le second point touche l’interdisciplinarité et sa mise en œuvre. On ne saurait sous-estimer les barrières pratiques quand une équipe multi-/interdisciplinaire est créée. Il y a d’abord les difficultés à trouver un langage commun, à devenir conscient des sous-entendus, des implicites, des présupposés, des non-dits dans le discours de l’autre, à appréhender les cadres conceptuels et terminologiques de chaque discipline qui peuvent prêter à malentendus (comme par exemple *audience, spectateur, représentation, réception...* chez les spécialistes des médias, chez ceux des études cinématographiques et chez ceux des TS), à saisir les besoins et les attentes de chaque discipline. Les valeurs partagées et les épistémologies dans une communauté se révèlent dans les manières de poser les problèmes, de sélectionner des modèles, de choisir des variables, d’interpréter des données, d’utiliser des preuves, de mener une démonstration : elles ne sont pas nécessairement les mêmes dans une autre communauté. Les différences ressenties peuvent susciter la défensive, être jugées comme arrogantes, poussant alors au repli sur son propre territoire (Brownlie, 2008). Il y a ensuite l’interdisciplinarité qui ne facilite pas toujours l’obtention de financements, la reconnaissance, la promotion, tant les institutions reposent sur des nomenclatures assez rigides. Il y a enfin les politiques et pratiques d’édition et de publication qui suivent aussi parfois des conventions éditoriales, des traditions rhétoriques bien différentes. Ainsi un article sur la réception des sous-titres peut être rejeté dans une revue de psychologie, tout en appliquant une méthode empruntée à elle, sous prétexte qu’il ne contient pas assez de statistiques. Devant ces obstacles, on peut penser que les disciplines scientifiques peuvent aujourd’hui se manifester autrement que dans des cadres établis, avec par exemple les sciences participatives où profanes, citoyens, ONG peuvent collecter des informations, suggérer des hypothèses ou des interprétations. Ce qui permet d’en venir au troisième point de conclusion. Koskinen (2009) a proposé une division du travail au sein des TS, selon les publics visés :

⁸ Ces disciplines sont donc reliées (partiellement) en théorie mais séparées comme disciplines académiques, sinon comme départements universitaires.

Travail au sein des TS	Academic public	Extra-academic public
Instrumental knowledge	Scientific TS	Pragmatic TS
Reflexive knowledge	Critical TS	Public TS

On retiendra ici les *public TS* ou la nécessité d'atteindre des récepteurs locaux ou nationaux, actifs ou passifs, et d'initier le dialogue avec les traducteurs et interprètes professionnels, les experts d'autres disciplines. C'est peut-être là un bon point de départ pour faire accepter l'interdisciplinarité.

Références

- Abend-David, D. (2014). *Media and Translation. An Interdisciplinary Approach*. London: Bloomsbury.
- Agost, R., Orero, P. & di Giovanni, E. (2012). Multidisciplinarity in Audiovisual Translation. *MonTi*, 4, 9–22.
- Augé, M. (1992). *Non lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: Le Seuil.
- Bourdieu, P. (1976). Le champ scientifique. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 203, 88–104.
- Brownlie, S. (2008). Resistance and non-resistance to boundary crossing in translation research. *Target*, 20 (2), 333–347.
- Davier, L. & Conway, K. (Eds) (2019). *Journalism and Translation in the Era of Convergence*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.
- Davier, L.e, van Doorslaer, L. & Schäffner, Ch. (Eds.) (2018). The Methodology Remainder in News Translation Research: Outlining the Background. *Across Languages and Cultures*, 19 (2), 155–164.
- Delabastita, D. (2013). B2B in Translation Studies: Business to Business or Back to Basics? *The Translator*, 19 (1), 1–23.
- Desjardins, R. (2017). *Translation and Social Media. In Theory, in Training and in Professional Practice*. London: Palgrave Macmillan.
- D'hulst, L. & Gambier, Y. (Eds.) (2018). *A History of Modern Translation Knowledge*. Amsterdam / Philadelphia: J. Benjamins.
- Di Giovanni, E. & Gambier, Y. (Eds.) (2018). *Reception Studies and Audiovisual Translation*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- Doorslaer, L. van (2018). Eurocentrism. In: L. D'hulst & Y. Gambier (Eds.), *A History of Modern Translation Knowledge* (pp. 171-113). Amsterdam / Philadelphia: J. Benjamins.
- Gambier, Y. (2018). Institutionalization of Translation Studies. In: L. D'hulst & Y. Gambier (Eds.), *A History of Modern Translation Knowledge* (pp. 179–194). Amsterdam / Philadelphia: J. Benjamins.
- Gambier, Yves (à paraître). Approaches to a historiography of Translation Studies. In: C. Koster, T. Naaijken & L. Van Doorslaer (Eds.), *Re-situating Translation Studies*. Amsterdam: Rodopi.
- Gambier, Y. & van Doorslaer, L. (Eds.) (2016). *Border Crossings. Translation Studies and other disciplines*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- Gambier, Y. & Ramos Pinto S. (Eds.) (2016). Audiovisual Translation. Theoretical and Methodological Challenges. *Target*, 28 (2). Réédité en 2018 dans la coll. Benjamins Current Topics (BCT 95).
- Hermans, Th. (1999). *Translation in Systems: Descriptive and System-Oriented Approaches Explained*. Manchester: St Jerome.

- Holmes, J. (1972/1988). The Name and Nature of Translation Studies. Exposé de conférence d'abord pré-publié en 1972 par l'Université d'Amsterdam, Department of General Literary Studies, puis en 1977 en néerlandais ("Wat is vertaalwetenschap?") dans Tervoort, B.T. (Ed.): *Wetenschap & Taal* (pp. 148-165 Muiderbeg: Coutinho. Repris en anglais en 1987 dans le *Indian Journal of Applied Linguistics*, 13 (2), 9–24. Enfin publié en 1988 dans J.Holmes: *Translated! Papers on Literary Translation and Translation Studies* (pp. 67–80). Amsterdam: Rodopi.
- Jiménez-Crespo, M. (2017). *Crowdsourcing and Online Collaborative Translations. Expanding the limits of Translation Studies*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- Kaindl, K. (2004). *Übersetzungswissenschaft im Interdisziplinären Dialog. Am Beispiel der Comic Übersetzung*. Tübingen: Stauffenburg.
- Karas, H. (2016). Intralingual intertemporal translation as a relevant category in Translation Studies. *Target*, 28 (3), 445–466.
- Klein, J. Th. (2004). Interdisciplinarity and complexity: An evolving relationship. *E:CO*, 6 (1-2), 2–10.
- Korning Zethsen, K. & Hill-Madsen, A. (2016). Intralingual translation and its place within Translation Studies – a theoretical discussion. *Meta*, 61 (3), 692–708.
- Koskinen, K. (2009). What matters to Translation Studies? On the role of public Translation Studies. In D. Gile, G. Hansen & N. Pokorn (Eds.), *Why Translation Studies Matters* (pp. 15–26). Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- Levinson, J. (1984). Hybrid Art Forms. *Journal of Aesthetic Education*, 18 (4), 5–14. Repris dans (1990) J. Levinson., *Music, Art and Metaphysics. Essays in Philosophical Aesthetics* (pp. 26-36). Ithaca: Cornell UP. Seconde édition: 2011, Oxford UP.
- Mignolo, W. (2013). Geo-politics of sensing and knowing: on (de)coloniality, border thinking and epistemic disobedience. *Confero*, 1 (1), 129–150.
- Mossop, B. (2016). Intralingual translation: a desirable concept? *Across Languages and Cultures*. 17 (1), 1–24.
- O'Hagan, M. (Ed.) (2011). *Translation as a social activity. Community Translation 2.0*, numéro thématique de *Linguistica Antverpiensia* 10.
- Pym, A. (2003). Alternatives to borders in translation theory. In S. Pettrilli (Ed.) *Translation translation* (pp. 451–464). Amsterdam: Rodopi.
- Schäffner, Chr. (Ed.) (2004). *Translation Research and Interpreting Research. Traditions, Gaps and Synergies*. Cleveland: Multilingual Matters.
- Snell-Hornby, M. (1988/1995). *Translation Studies. An Integrated Approach*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- Snell-Hornby, M. (2006). *The Turns of Translation Studies. New Paradigms or Shifting Viewpoints?* Amsterdam / Philadelphia: John Benjamin.
- Snell-Hornby, M. (2009). What is in a Turn? On Fits, Starts and Writhings in Recent Translation Studies. *Translation Studies*, 2(1), 41–51. Numéro spécial éd. par D. Bachmann-Medick: *The Translational Turn*.
- Snell-Hornby, M., Pöchhacker, F. & Kaindl, K. (Eds.) (1994). *Translation Studies. An Interdiscipline*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- Toury, G. (1975). *Descriptive Translation Studies – and beyond*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamin. Edition révisée en 2012.
- Tymoczko, M. (2018). The history of internationalisation in translation studies and its impact on translation theory. In L. D'hulst & Y. Gambier (Eds.), *A History of Modern Translation Knowledge* (pp. 153–170). Amsterdam / Philadelphia: J. Benjamins.